

Peu à peu, de bonnes éditions sortirent de leurs ateliers, mais sans qu'on puisse les comparer à celles publiées, plus tard, par la maison Louis Perrin dont les presses ont produit tant de belles choses, ni à celles de M. Aimé Vingtrinier. Les libraires rouvrirent aussi leurs magasins, les Rusand et les Périssette, entre autres ; on étala des quantités énormes d'excellents ouvrages anciens, débris des bibliothèques saccagées, ou vendues, à vil prix, par leurs propriétaires ruinés par les événements. Le bouquiniste avait su tirer aussi parti des misères du temps et emmagasiner des monceaux de livres d'une origine souvent suspecte (1). Alors se formèrent à Lyon de nombreuses bibliothèques et ce qu'on a appelé des cabinets, selon le goût des collectionneurs, et qui sont choses bien différentes (2).

M. le Roux de Lincy, un bien savant bibliophile, a su parfaitement définir l'une et l'autre.

(1) C'était le bon temps, dit M. Claudin. *Lyon, la riche*, comme l'appelle Pétrus Borel, était riche en livres rares : chacun en profita pour se former une bibliothèque. (Préface des catalog. des bibliot. Randin et Rostain.)

Toutefois les livres n'étaient pas à aussi bon marché qu'on pourrait le supposer. M. Bregnot du Lut, notre célèbre bibliophile lyonnais, qui habitait Paris, en 1806, écrivait à son ami Péricaud, notre savant bibliothécaire de Lyon : « Les livres sont fort chers dans « cette ville, et je crois t'avoir dit que le plus mince bouquiniste est « meilleur bibliographe que nos premiers libraires. Aussi ne peut-on « pas espérer de faire dans leurs boutiques de bons marchés, il ne « s'en fait guère que dans les ventes publiques. Les éditions, *cum « notis variorum*, qui deviennent, de plus en plus rares, et qui sont « très-estimées, coûtent beaucoup d'argent, les premières surtout... » (Corresp. inédite de Bregnot du Lut.)

(2) Alors se formaient aussi des relieurs dont les œuvres ne sont pas au-dessous des œuvres de leurs devanciers du XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et